



© JOHN FOLEY/PO.L

Latéral L

Patrick Lapeyre revient après six ans d'absence. Avec toujours le même beau souci. Celui d'une aventure où tous les événements s'escamotent. Et prennent la tangente.

Six mois de bonheur au terme de cinq ans de souffrance. » Tel est, pour son septième livre, le bilan de Patrick Lapeyre (né en 1949). Le titre de son roman, *La vie est brève et le désir sans fin*, évoque aussi bien Spinoza que Freud ou l'utopie japonaise.

La philosophie, le labyrinthe du surmoi et la simple complexité nipponne sont autant de pierres ou de mots qu'agence l'écrivain. Cinq ans d'attente, de concentration, d'écriture quotidienne, de carnets puis, soudain, la finition du livre en *précipité* – ce bonheur dont le lecteur pense qu'il se présente au naturel : spontané, subtil et presque nonchalant. « *Mes livres, dit Patrick Lapeyre, m'intéressent moins pour l'action qui s'y déroule que pour les perceptions qui s'y devinent de façon latérale.* »

Apparu voici vingt-six ans avec *Le corps inflammable* (P.O.L., 1984), l'écrivain n'encombre ni les rayons, ni ses lecteurs. Un livre tous les quatre ans : rien d'exagéré. Même si, cette fois, les mésaventures de Blériot (oui, comme

l'aviateur...), traducteur évasif et travailleur aléatoire, font l'objet d'un ample roman. Lapeyre, jusqu'alors, se risquait moins au grand large. Ceux qui aimèrent *Welcome to Paris* (P.O.L., 1994) ou *L'homme-sœur* (P.O.L., Livre Inter 2004) ne seront pas déçus. Toutes les qualités sont là.

Blériot aime Nora qui s'en va, revient et disparaît entre Paris et Londres. Parce qu'à Londres il y a Murphy. Mais Murphy n'est pas mieux loti que Blériot puisque Nora s'en vient, disparaît, etc. Trois cent cinquante pages pour une grande histoire d'amour, pleine de loupés, de repentirs, de petits mensonges, de folles espérances et de désespoirs absolus.

Inutile de résumer car le résumé serait trivial, alors qu'un sentiment tragique s'accompagne ici de mille subtilités malicieuses. « *Murphy [quitté par Nora] n'est pas plus malheureux qu'un autre, nous dit le narrateur. Il est seulement plus apathique, plus ralenti, comme s'il souffrait d'une sorte de carence existentielle.* »

On pourrait en dire autant de Blériot, bien que

celui-ci soit plus velléitaire que son rival. Murphy, toutefois, est-il véritablement un rival ? Il faudrait, pour cela, que Blériot sache exactement ce qu'il pense de lui-même et de son grand amour irrémédiablement excessif. « *Il est, en général, le dernier à comprendre ce qui se passe dans sa propre vie.* » Il a pris ses « *dispositions mentales* » pour éviter de s'impliquer dans les malheurs qui le frappent : un art de s'absenter tout en restant présent.

Pour rêver la vie. Fasciné par les nuances et l'angoisse amusée du narrateur de *La vie est brève...*, le lecteur garde une impression de célérité, d'humour délicat, d'ellipses à double détente et d'angoisse en col cassé, même si les personnages comme l'auteur – professeur de français au lycée Victor-Hugo (Paris) – portent plutôt des jeans corrects. Quant à leurs tee-shirts, ils sont zen au deuxième degré : graphisme de bon goût, intraitable discrétion. Tenue de camouflage, somme toute. « *Plus l'émotion a été forte, disait Francis Ponge, plus l'abstraction doit être hardie.* » Joli principe auquel l'écrivain répond par une confidence en court-circuit : « *J'écris peut-être pour rêver la vie et m'en placer à côté.* » Patrick Lapeyre ne s'est jamais imaginé autrement qu'en train d'écrire. Auvergnat par son père, Alsacien par sa mère, il a découvert ce qui l'attendait en lisant Proust à 17 ans. En découvrant Bresson et Bernanos par le *Journal d'un curé de campagne*. En travaillant sur Flaubert, aussi. Bien d'autres encore.

« *Tant que j'écris, une protection magique me rend intouchable. Aucun malheur ne me frappera. Du moins, je me plais à le croire. C'est la "bonne santé" dont parle Nietzsche, l'impression (fallacieuse) d'échapper au sort commun et aux coups portés par la vie ou la société. Quand on est drogué de fatigue, comme l'a dit Michaux, les inhibitions se relâchent ou s'évanouissent.* »

Temps de l'enseignement, temps de l'écriture. Le lycée, et le « *bunker* » du travail d'écrivain. La vie de Patrick Lapeyre est aussi bien réglée que celle d'Emmanuel Kant. Avec tous ses remerciements à sa femme et aux siens, protecteurs bienveillants de son travail quotidien. Peut-être ressemble-t-il à Blériot. « *Ce qui vient de lui arriver [...] est maintenant affecté d'un tel coefficient d'incertitude qu'il pourrait aussi bien avoir tout imaginé.* » Ainsi naissent des livres drôles et tristes, très suggestifs, purgés de coups de théâtre et de grands flonflons où « *tous les événements sont invisibles* ». C'est cela qui séduit.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

La vie est brève et le désir sans fin, de Patrick Lapeyre, P.O.L., 350 p., 19,50 €, ISBN : 978-2-8180-0603-0. Sortie le 26 août.